

KO à la 8^e reprise

BILL CARDOSO

KO à la 8^e reprise

Traduit de l'anglais par
DANIELLE ORHAN
&
RENAUD TOULEMONDE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

TITRE ORIGINAL

Zaire

Original English language edition © 1973, 1974, 1975, 1976, 1977, 1984 by Bill Cardoso.

Originally published in *The Maltese Sangweech and Other Heroes*, New York, Atheneum, 1984.

All rights reserved including the right of reproduction in whole or part in any form. This edition published by arrangement with the original publisher Scribner, a Division of Simon and Schuster, Inc., New York.

© Éditions Allia, Paris, 2016, pour la traduction française.

CINQUANTE jours et cinquante nuits au Congo. J'y ai tout vu. Des membres d'un groupe Highlife m'ont fait voir un cobra dans un égout à ciel ouvert dans la zone Lemba, un chauffeur de taxi m'a montré la maison des Pygmées, un mec m'a ramené la peau d'un python fraîchement tué de huit mètres et demi de longueur et a été plutôt déçu que je ne m'en porte pas acquéreur. Ils m'ont fait découvrir, donné des choses et emmené dans différents endroits. Le peuple l'a fait. Ils m'ont accueilli chez eux. Le gouvernement, à l'inverse, m'a raflé des choses. Un de ses membres m'a brutalement intercepté alors que je passais près de sa table à l'Intercontinental. "Tu es là pour écrire sur un match de boxe, pas sur un peuple!" Le gouvernement m'a pris mon passeport et ne me l'a jamais rendu. Il m'a aussi confisqué mon billet de retour, d'une valeur de huit cents dollars, prépayé par le *New Times*. John Daly, le copromoteur, m'a fait quitter le pays, à ses frais, après le combat. Ils ont retenu son père à l'aéroport. Ils ont aussi retenu George Foreman, peut-être pour avoir perdu le combat. Ils ont également confisqué

les tee-shirts à l'effigie de Mohammed Ali que Bundini avait en sa possession et qu'il projetait de vendre, car, au Zaïre, il n'y a de place que pour un seul leader : Mobutu, soutenu par la CIA. Je suis persuadé que le chef de la CIA, se faisant passer pour un humanitaire, m'a drogué pendant un dîner. Vraiment, j'en suis convaincu.

Je vois encore Budd Schulberg téléphonant frénétiquement à l'ambassade et le militaire qui arrive pour escorter Budd et Harold Conrad de l'hôtel Memling jusqu'à l'aéroport. Je me tiens à l'entrée de l'hôtel et Budd et Harold me crient de me sauver avec eux. Un Européen bien habillé surgit de nulle part me pousse du coude pour me tenir à l'écart. Ah ! J'avais oublié ! L'homme d'affaires portugais né à Kinshasa qui m'a invité à dîner chez lui ce soir-là. Je pars avec lui. La voiture de l'ambassade s'engouffre dans le trafic. Schulberg et Conrad me regardent fixement, bouches bées.

On joue au blackjack dans la villa présidentielle prêtée à Angelo Dundee. Je renverse mon verre de Saint-Émilien présidentiel. Un majordome change la nappe. De toute ma vie, cela avait dû m'arriver une seule fois de renverser mon verre. Pourtant, j'ai fait tomber

du bordeaux par trois fois ce soir-là. Par trois fois, le majordome a dû changer la nappe. Mes partenaires de cartes m'ont dit que j'étais cassé par la ganja congolaise. Non, leur ai-je répondu, c'est le vaudou. Aujourd'hui, je renverse des verres tout le temps et, quand ça arrive, je souris doucement puis explique : "Vaudou." Les gens semblent comprendre. L'inexorable pouvoir du Vaudou.

Puis, miraculeusement, le départ. La quintessence de la fuite. Un jour plus tard. Déjeuner à New York avec Jon Larsen, rédacteur en chef du *New Times*. Comment veux-tu que j'écrive ça, Jon? Comme bon te semble, Bill. Ok. Finalement, j'ai décidé que la meilleure façon de raconter cette histoire serait de la raconter fatigué. Oui, ce serait le ton parfait : fatigué. Fatigué comme un pilote de chasse abattu en plein debriefing sur la base militaire de Clark après avoir enfin quitté le Hilton d'Hanoi.

J'ai réservé une chambre à l'hôtel Chelsea et, alors que je m'asseyais pour écrire, une chose étrange s'est produite : une de mes dents est tombée. Quand je lui ai remis l'article, Larsen l'a qualifié de charabia. J'ai tenté de le convaincre, en vain. Novak et sa femme africaine sont venus me chercher. Je devais me lancer dans une réécriture plus orthodoxe dans

leur Connecticut rural. Nous nous sommes arrêtés pour dîner dans un grill à Greenwich. Je leur ai dit pour la dent. “Non, Cardooze, a essayé de me rassurer Victoria. Ce n’est pas le vaudou. Ce n’est pas le vaudou.” Elle faisait non de la tête et fronçait les sourcils. Ne l’écoute pas, m’a plus tard confié Novak. Ils ont pris huit dents à son cousin. Je le sais car elle me l’a dit.

DANNY Ray, alias Big Black, un musicien de Caroline du Sud qui jouait de la conga et avait vécu plusieurs années à Hollywood, a débarqué un jour de fin septembre au gymnase de N'Sele et, avec la bénédiction de Mohammed Ali, a commencé à jouer pour lui, espérant influencer sur le rythme et la cadence du boxeur. Chaque jour, durant plus d'un mois, Big Black a accompagné Ali de son instrument. Big Black a trente-huit ans et, à l'époque, nous avons passé de bons moments ensemble. Il aimait raconter la fois où il avait joué avec Dizzy Gillespie au Newport Jazz Festival de 1968, ils avaient cassé la baraque. Un jour, c'était fin octobre, une nuée de journalistes sportifs venus du monde entier se sont retrouvés au gymnase de N'Sele car, une fois de plus, le combat avait failli être annulé. L'un de ces journalistes, un gars de Londres, a approché Big Black et lui a dit : "Pardon, *citoyen**¹, votre nom s'il vous plaît, *vous prénom**?" Et Big Black, sans cesser de battre la mesure, s'est

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

retourné et lui a rétorqué : “Big Black mec, de L.A.” Interloqué, le Londonien est revenu à la charge après un silence de circonstance : “Et le nom des tambours auxquels vous jouez ?” Et Big Black de répondre : “Congas, mec, et ça prend un κ.” Consciencieusement, le journaliste est rentré à Kinshasa, à environ 80 kilomètres de là, et au centre de presse de l’hôtel Memling, dans le sud de la ville, il a reporté sur papier la merveilleuse rencontre qu’il avait faite avec un Américain qu’il avait d’abord pris pour un immense Zaïrois. Au moment de dicter son article à l’opérateur Télex, le Londonien a naturellement été intercepté par le *Citoyen** N’Golo, le *sous-chef de presse**, ou censeur, du pays hôte. Il avait écrit que Big Black jouait du tambour congolais, ce qui, probablement, en dit long sur la pratique du tambour à Londres. Bien entendu, N’Golo a jugé cela inadmissible. “Non, non, non, non”, a-t-il sermonné au Londonien. “Tu ne peux pas dire ça – c’est le tambour du Zaïre !” Et le lendemain à Londres, les gens ont pu lire un texte sur les tambours zaïrois. Au Zaïre, ils n’en parleront jamais autrement, car c’est une question d’*authenticité**.

L’*authenticité** doit se voir, sans nécessairement se conformer à la réalité. Il faut quelque

chose d'ancien, quelque chose de nouveau, quelque chose d'emprunté à autrui, enfin quelque chose de couleur bleue.¹ Peu importe, pourvu que cela passe... Et tant pis pour les laissés-pour-compte. Un beau jour, il y a trois ans de cela, le président Joseph-Désiré Mobutu a changé son nom pour Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu wa Za Banga, ce qui, d'après ce qu'on m'a dit, signifie Le Coq Aux Yeux Flamboyants Qui Bla Bla Machin Truc Et Ne Laisse Pas Les Poules Indemnes. Et Mobutu a ordonné à ses 19.5 (ou 22) millions de citoyens d'abandonner leur nom de baptême, ce qui, bien entendu, n'a pas arrangé les affaires des missionnaires présents dans le pays depuis maintenant une centaine d'années, même si, Dieu merci, ils ne comptent plus pour grand-chose. En outre, Mobutu s'est fait fort de changer aussi le nom du pays – qui

1. "Something old, something new, something borrowed, something blue", par référence à une tradition d'origine anglaise qui veut qu'en guise de porte-bonheur, une femme ait sur elle, le jour de son mariage, quatre accessoires présentant chacun l'une de ces caractéristiques. L'élément ancien marque la pérennité, l'élément nouveau signifie l'espoir tourné vers l'avenir, l'élément emprunté l'est généralement à une femme de l'entourage de la promise, qui l'a elle-même porté le jour de son mariage, enfin la couleur bleue symbolise la fidélité et la pureté.

en avait déjà porté plusieurs par le passé et s'appelait alors la République Populaire du Congo, ou Congo-Kinshasa – en faveur de Zaïre, tout ça dans l'intérêt de l'*authenticité*. D'après certains, cependant, il souhaitait par là que le reste du monde puisse enfin distinguer ce pays de celui qui se trouve en face, sur l'autre rive du fleuve Zaïre (né Congo), qu'on dénomme la République du Congo, ou Congo-Brazzaville, le premier État maoïste d'Afrique et, accessoirement, l'ennemi héréditaire du Congo-Kinshasa. George Foreman, par exemple, était très populaire à Brazzaville, simplement parce qu'Ali était une vedette à Kinshasa. Je pense aussi que Foreman a commis une erreur tactique en venant dans ce pays flanqué de son berger allemand, Daggo, car je suis certain que cela rappelait à la population la présence des Belges auxquels le Congo appartenait et qu'ils avaient rebaptisé Congo belge, tandis que Kinshasa était devenue Léopoldville. Le premier nom que cet endroit ait porté est Nsadi, ce qui signifie fleuve en kikongo, une langue que l'on ne parle plus beaucoup par ici. À l'époque, le royaume de Bakongo prospérait et comprenait une bonne partie de l'actuel Angola, le Cabinda, le Congo-Brazzaville, le Zaïre, le Rwanda, le

Burundi et l'Ouganda. Par une belle journée de 1482, Diego Cao, capitaine de la flotte portugaise (Cao veut dire chien en portugais), fut le premier homme blanc à pouvoir admirer le septième plus long cours d'eau au monde, qui prend sa source près de la frontière zambienne puis parcourt 4374 kilomètres jusqu'à l'Atlantique, coupant par deux fois l'équateur et déversant dans la mer un volume d'eau que seule l'Amazone surpasse, et dont plusieurs étendues restent encore vierges de toute navigation en raison des dangereux rapides qui le ponctuent et interrompent son voyage vers la mer, certains atteignant plusieurs centaines de kilomètres. Il n'a jamais été totalement exploré, jamais parcouru de sa source à la mer, ce fleuve qui traverse des marais et une jungle insondable. Et le pays qui l'entoure, bien que cartographié, n'a été sillonné de part en part qu'à pied et réserve encore maints secrets. L'étendue de ses ressources naturelles n'a jamais non plus été évaluée à sa juste mesure. Les nombreuses maladies dont souffrent les indigènes continuent de semer le chaos et, comme au temps de Diego Cao, les communications mériteraient d'être rénovées. La première fois que Cao a posé les yeux sur le fleuve, il s'est tourné vers le roi Bakongo